41e Année

N° 198

# ÉTUDES TRADITIONNELLES

## LE VOILE D'ISIS

JUIN 1936





RÉDACTION ET ADMINISTRATION
CHACORNAC FRÈRES
11, Quai Saint-Michel, 11
PARIS (Ve)

# ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

41e Année | Juin 1936 | No 198

## DES QUALIFICATIONS INITIATIQUES

(*Suite*) [1]

Si nous considérons les infirmités ou les simples défauts corporels en tant que signes extérieurs de certaines imperfections d'ordre psychique, il conviendra de faire une distinction entre les défauts que l'être présente dès sa naissance, ou qui se développent naturellement chez lui, au cours de son existence, comme des conséquences d'une certaine prédisposition, et ceux qui sont simplement le résultat de quelque accident. Il est évident, en effet, que les premiers traduisent quelque chose qui peut être regardé comme plus strictement inhérent à la nature même de l'être, et qui, par conséquent, est plus grave au point de vue où nous nous plaçons, bien que d'ailleurs, rien ne pouvant arriver à un être qui ne corresponde réellement à quelque élément plus ou moins essentiel de sa nature, les infirmités d'origine apparemment accidentelle elles-mêmes ne puissent pas être regardées comme entièrement indifférentes à cet égard. D'un autre côté, si l'on considère ces mêmes défauts comme obstacles directs à l'accomplissement des rites ou à leur action effective sur l'être, la distinction que nous venons d'indiquer n'a plus à intervenir ; mais il doit être bien entendu que certains défauts qui ne constituent pas de tels obstacles n'en sont pas

1. Voir nos 196, avril, et 197, mai.

moins, pour la première raison, des empêchements à l'initiation, et même parfois des empêchements d'un caractère plus absolu, car ils expriment une « déficience » intérieure rendant l'être impropre à toute initiation, tandis qu'il peut y avoir des infirmités faisant seulement obstacle à l'efficacité des méthodes « techniques » particulières à telle ou telle forme initiatique.

Certains pourront s'étonner que nous disions que les infirmités accidentelles ont aussi une correspondance dans la nature même de l'être qui en est atteint ; nous les renverrons aux considérations que nous avons exposées précédemment sur les rapports de l'être avec l'ambiance dans laquelle il se manifeste (1), car c'en est là en somme une conséquence directe. Comme nous l'avons dit alors, toutes les relations entre les êtres manifestés dans un même monde, ou, ce qui revient au même, toutes leurs actions et réactions réciproques, ne peuvent être réelles que si elles sont l'expression de quelque chose qui appartient à la nature de chacun de ces êtres. En d'autres termes, tout ce qu'un être subit, aussi bien que tout ce qu'il fait, constituant une « modification » de lui-même, doit nécessairement correspondre à quelqu'une des possibilités qui sont impliquées dans sa nature, de telle sorte qu'il ne peut rien y avoir qui soit purement accidentel, si l'on entend ce mot au sens d' « extrinsèque » comme on le fait communément. Toute la différence n'est donc ici qu'une différence de degré : il y a des modifications qui représentent quelque chose de plus important ou de plus profond que d'autres ; il y a donc, en quelque sorte, des valeurs hiérarchiques à observer sous ce rapport parmi les diverses possibilités du domaine individuel ; mais, à rigoureusement parler, rien n'est indifférent ou dépourvu de signification, parce que, au fond, un être ne peut recevoir du dehors que de simples « occasions » pour la réalisation, en mode manifesté, des virtualités qu'il porte tout d'abord en lui-même.

1. *L'être et le milieu*, nº de décembre 1935.

Il peut aussi sembler étrange, à ceux qui s'en tiennent aux apparences, que certaines infirmités peu graves au point de vue extérieur aient été toujours et partout considérées comme un empêchement à l'initiation ; un cas typique de ce genre est celui du bégaiement. En réalité, il suffit de réfléchir tant soit peu pour se rendre compte que, dans ce cas, on trouve précisément à la fois l'une et l'autre des deux raisons que nous avons mentionnées ; et en effet, tout d'abord, il y a le fait que la « technique » rituelle comporte presque toujours la prononciation de certaines formules verbales, prononciation qui doit naturellement être avant tout correcte pour être valable, ce que le bégaiement ne permet pas à ceux qui en sont affligés. D'autre part, il y a dans une semblable infirmité le signe manifeste d'une certaine « dérythmie » de l'être, s'il est permis d'employer ce mot ; et d'ailleurs les deux choses sont ici étroitement liées, car l'emploi même des formules auxquelles nous venons de faire allusion n'est proprement qu'une des applications de la « science du rythme » à la méthode initiatique, de sorte que l'incapacité à les prononcer correctement dépend en définitive de la « dérythmie » interne de l'être.

Cette « dérythmie » n'est elle-même qu'un cas particulier de désharmonie ou de déséquilibre dans la constitution de l'individu ; et l'on peut dire, d'une façon générale, que toutes les anomalies corporelles qui sont des marques d'un déséquilibre plus ou moins accentué, si elles ne sont pas forcément toujours des empêchements absolus (car il y a évidemment là bien des degrés à observer), sont tout au moins des indices défavorables chez un candidat à l'initiation. Il peut d'ailleurs se faire que de telles anomalies, qui ne sont pas proprement des infirmités, ne soient pas de nature à s'opposer à l'accomplissement du travail rituélique, mais que cependant, si elles atteignent un degré de gravité indiquant un déséquilibre profond et irrémédiable, elles suffisent à elles seules à disqualifier définitivement le candidat, conformément à ce que nous avons déjà expliqué plus haut. Telles sont, par exemple,

des dissymétries notables du visage ou des membres ; mais, bien entendu, s'il ne s'agissait que de très légères dissymétries, elles ne pourraient même pas être considérées véritablement comme une anomalie, car, en fait, il n'y a sans doute personne qui présente en tout point une exacte symétrie corporelle. Ceci peut d'ailleurs s'interpréter comme signifiant que, dans l'état actuel de l'humanité tout au moins, aucun individu n'est parfaitement équilibré sous tous les rapports ; et, effectivement, la réalisation du parfait équilibre de l'individualité, impliquant la complète neutralisation de toutes les tendances opposées qui agissent en elle, donc la fixation en son centre même, seul point où ces oppositions cessent de se manifester, équivaut par là même, purement et simplement, à la restauration de l' « état primordial ». On voit donc qu'il ne faut rien exagérer, et que, s'il y a des individus qui sont qualifiés pour l'initiation, ils le sont malgré un certain état de déséquilibre relatif qui est inévitable, mais que précisément l'initiation pourra et devra atténuer si elle produit un résultat effectif, et même faire disparaître si elle arrive à être poussée jusqu'au degré qui correspond à la perfection des possibilités individuelles, c'est-à-dire jusqu'au terme des « petits mystères ».

Nous pouvons aussi, à cette occasion, faire en passant une remarque assez curieuse : c'est que certaines disqualifications initiatiques, surtout du genre de celles dont nous venons de parler en dernier lieu, peuvent en même temps représenter des qualifications en sens contraire, c'est-à-dire à l'égard de la « contre-initiation ». On pourra s'en faire une idée si l'on remarque, par exemple, l'importance attribuée aux dissymétries corporelles dans certaines descriptions de l'Antéchrist ; même si ces descriptions sont surtout symboliques, elles n'en sont pas moins significatives sous ce rapport, puisque cela suppose essentiellement que ces dissymétries sont les marques visibles de la nature même de l'être auquel elles sont attribuées ; et il est évident que l'Antéchrist doit être considéré comme synthétisant en lui toutes les puissances

de la « contre-initiation ». Cela se comprend d'ailleurs facilement, car celle-ci, allant au rebours de l'initiation, par définition même, va par conséquent dans le sens d'un accroissement du déséquilibre des êtres, dont le terme extrême est la « désintégration » à laquelle nous avons eu déjà parfois à faire allusion ; mais ce n'est pas le lieu d'y insister davantage, puisque, bien entendu, ce n'est pas de la « contre-initiation » ni des mystères du « Satellite sombre » que nous entendons traiter présentement.

Nous devons encore faire remarquer qu'il est certains défauts qui, sans être tels qu'ils s'opposent à une initiation virtuelle, peuvent l'empêcher de devenir effective ; il va de soi, d'ailleurs, que c'est ici surtout qu'il y aura lieu de tenir compte des différences de méthodes qui existent entre les diverses formes initiatiques ; mais, dans tous les cas, il y aura des conditions de cette sorte à considérer dès lors qu'on entendra passer du « spéculatif » à l' « opératif ». Un des cas les plus généraux, dans cet ordre, sera notamment celui des défauts qui, comme certaines déviations de la colonne vertébrale, nuisent à la circulation normale des courants subtils dans l'organisme ; il est à peine besoin, en effet, de rappeler le rôle important que jouent ces courants dans la plupart des processus de réalisation, à partir de leur début même, et tant que les possibilités individuelles ne sont pas dépassées. Il convient d'ajouter, pour éviter toute méprise à cet égard, que, si la mise en action de ces courants est accomplie consciemment dans certaines méthodes, il en est d'autres où il n'en est pas ainsi, mais où cependant cette action n'en existe pas moins effectivement et n'en est même pas moins importante en réalité ; l'examen approfondi de certaines particularités rituéliques, de certains « signes de reconnaissance » par exemple (qui sont en même temps tout autre chose quand on les comprend vraiment), pourrait fournir là-dessus des indications très nettes, bien qu'assurément inattendues pour qui n'est pas habitué à considérer les choses à ce point de vue qui est proprement celui de la « technique » initiatique.

Comme il faut nous borner, nous nous contenterons de ces quelques exemples, peu nombreux sans doute, mais choisis à dessein parmi ceux qui correspondent aux cas les plus caractéristiques et les plus instructifs, de façon à faire comprendre le mieux possible ce dont il s'agit véritablement ; il serait en somme peu utile, sinon tout à fait fastidieux, de les multiplier indéfiniment. Si nous avons tant insisté sur le côté corporel des qualifications initiatiques, c'est qu'il est certainement celui qui risque d'apparaître le moins clairement aux yeux de beaucoup, celui que nos contemporains sont généralement le plus disposés à méconnaître, donc celui sur lequel il y a d'autant plus lieu d'attirer spécialement leur attention. C'est aussi qu'il y avait là une occasion de montrer une fois de plus combien tout ce qui concerne l'initiation est loin des simples théories plus ou moins vagues et nébuleuses que voudraient y voir tant de gens qui, par un effet trop commun de la confusion moderne, ont la prétention de parler de choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance réelle, mais qu'ils n'en croient que plus facilement pouvoir « reconstruire » au gré de leur imagination.

René Guénon.

---

# TRADUCTION ANNOTÉE DE PSAUMES
## D'APRÈS L'HÉBREU

### PSAUME II

*Pourquoi se rassemblent-elles en fureur les nations* (1) ?
*Et (pourquoi) les tribus forment-elles des projets vainement ?*
*Pourquoi se concertent-ils les rois de la terre,*
*Et (pourquoi) les ministres* (2) *se coalisent-ils contre l'Eternel*
[*et contre son Oint ?*
*— Arrachons (disent-ils) leurs liens,*
*Et rejetons loin de nous leur joug* (3).

*Celui qui est dans les Cieux rira,*
*Le Seigneur se moquera d'eux* (4).
*Alors, il leur parlera avec colère*
*Et son courroux les terrifiera.*
*— C'est moi-même (dira-t-il) qui ai établi* (5) *mon Roi*
*Sur Sion ma montagne sainte. —*

*— Je rappellerai* (6) *le décret de l'Eternel* (7),
*Il m'a dit : Tu es mon Fils* (8),
*Moi-même, je t'ai engendré aujourd'hui* (9).
*Fais m'en la demande, et je te donnerai les nations en héri-*
[*tage* (10),
*Et tu posséderas les extrémités de la terre* (11).
*Tu les briseras* (12) *sous un sceptre de fer,*
*Comme un tesson de potier tu les mettras en pièces.*

*Et maintenant, rois, réfléchissez,*
*Instruisez-vous, juges de la terre ;*
*Servez l'Eternel avec crainte*
*Et réjouissez-vous en tremblant* (13).

*Rendez hommage au Fils* (14), *de peur qu'il ne s'irrite* (15)
*Et que vous ne périssiez en chemin* (16),
*Car sa colère subitement s'enflamme.*
*Heureux ceux qui mettent toute leur espérance en Lui !*

## NOTES

(1) Le terme de *ragasch* exprime l'idée de rage et de rassemblement tumultueux.

(2) *Reznim.* Ce sont les personnages qui viennent hiérarchiquement tout de suite après le Prince : les ministres, les conseillers, etc.

(3) M. à m. : *leurs cordes.*

(4) Bien que le Targoum et la Syriaque aient lu *is'hak* (il rira) il se pourrait, en raison du parallélisme, que le texte ait été le suivant : *is'hakemo*, c.-à-d. *il rira d'eux*, de même qu'au second hémistiche nous lisons *il'ag lamo, il se moquera d'eux.*

(5) La Septante a lu *nisakthi* au lieu de *nasakthi*, comme si le Roi parlait en disant : *je suis établi, j'ai été établi.*

(6) Ou : *je ferai connaître.*

(7) On peut traduire tout le verset : *je proclamerai le décret de l'Eternel, il m'a dit*, etc. ; ou bien : *je promulguerai le décret, l'Eternel m'a dit*, etc. Je prends la particule *el* pour le signe de l'accusatif, comme *eth*. *El* est de style poétique.

(8) A titre de curiosité : le rabbin Lipmann prétendait que *ïelidthika*, à la 1re forme de conjugaison, se réfère à la mère ; s'il était question d'engendrement, relativement au père, il faudrait *holadthika*, le père étant la cause efficiente. Simple exemple de cavillosité rabbinique, contraire à l'expression biblique. *Je t'ai engendré* correspond à *je te rendrai public*, ou : *je manifesterai*, ou : *je ferai voir aux hommes aujourd'hui que tu es mon fils.* Cf. *Sukkah*, ch. V.

(9) *Ha-ïom* (aujourd'hui) ne comporte jamais la signification *d'éternité*. Cf. Théodoret. *ad Hebr.*, 1,5. Par *je t'ai engendré*, le psalmiste veut dire : *je t'ai élevé au rang royal.* L'expression : *moi-même, je t'ai engendré aujourd'hui* est énoncée selon le parallélisme avec le verset : *c'est moi-même qui t'ai établi Roi à Sion. Engendrer* et *établir* sont synonymes. Il s'agit si peu de l'éternité que le décret divin rapporté par le Roi a été transmis le jour de sa consécration.

(10) D'après le *Bereschith rabbah*, f. 38, il y a trois personnes à propos desquelles il est dit : *demande.* Ce sont Salomon, Ahaz et le Roi-Messie. Le Roi-Messie, comme il est écrit : demande pour toi-même, et je te donnerai les nations, etc.

(11) C'est un idiotisme biblique : *toute la terre* signifie la province d'Israël. Cf. St-Jérôme, *Isaïe*, 13, 4.

(12) *Gouverne-les* ou *brise-les. Thero'ém*, selon l'étymologie, a les deux significations. Le radical *resch, aïn, aïn* = *briser* ; le radical *resch, aïn, hé* = *gouverner.* Si l'on observe la règle

du parallélisme, le traducteur choisira : *brise-les*, ou : *tu les briseras.*

(13) *Et réjouissez-vous en tremblant,* expression qui a suscité quelque étonnement, d'autant plus qu'elle est une adjonction à la précédente : *servez l'Eternel avec crainte.* H. Perennès suit la mode actuelle qui consiste, en présence d'une difficulté, à la résoudre en déclarant que le texte est suspect. Or, une fois le dictionnaire consulté, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de difficulté. Le poète fait allusion à la pratique cultuelle de danser. Le verbe *goul,* en hébreu, a les deux significations : *exulter* et *tourner en rond, danser.* En raison de la loi de synonymie parallélistique *v'gilou* est synonyme de *'ibdou.* Il n'y a rien d'arbitraire à supposer que le psalmiste a voulu dire : *adorez Dieu* (ou : *manifestez votre culte pour Dieu*) *avec crainte, et dansez* (*c.-à-d. manifestez votre culte*) *en tremblant.* L'hypothèse que j'émets est justifiée du fait que la paraphrase araméenne interprète par *priez-le* (*v'tsalo*).

(14) *Naschkou-bar.* D'après le Targoum : *kabilou oulpana, recevez la doctrine*; d'après la Syriaque, *nasskou bro, baisez le fils.* Cette formule a été très discutée. Elle a été très différemment traduite. Ewald interprète : *recevez un bon conseil,* Hitzig : *soumettez-vous au devoir* ; Wellhausen : *adoptez une conduite modeste* ; Reuss : *armez-vous de loyauté*, etc., etc. Les divergences de traduction datent de loin. La Septante interprète : *comprenez l'enseignement* ; Aquila : *embrassez avec choix* : Symmaque et Jérôme : *adorez purement.* On distinguera une nuance entre la diversité des anciens et la diversité des modernes. Celle-ci est uniquement due à l'imagination, ou, chez plusieurs, au désir de satisfaire des préjugés doctrinaux ; l'autre est due, soit à des erreurs de lecture, soit à des leçons étymologiques. Ainsi, la Septante a probablement lu : *nissgoubar.* La lecture d'Aquila provient de ce qu'il fait dériver *bar* de *bara* (élire, choisir) ; Symmaque et Jérôme font dériver ce terme de *barar* (purifier), d'où l'adverbe *purement* (*bar*). Il nous paraît avec Delitzsch que le contexte et l'usage de la langue requièrent *embrassez le fils.* Nous ajouterons que la logique du thème psalmique exige cette formule, qui est orientale et qui signifie : *rendez hommage au fils.* Il s'agit du *neschïaka schel g'doulah* (baiser d'honneur). Il était donné au Roi, notamment le jour de la consécration. Ne pouvant invoquer l'ignorance des *interprètes* modernes qui traduisent autrement, nous ne pouvons que constater la preuve d'une maladive répugnance à reconnaître ce qui est la réalité. La structure du poème enjoint, en effet, d'adopter la traduction *baisez le fils*, ou, en langage moderne, équivalent : *rendez hommage au fils.* Ibn Ezra a fait une remarque qui rappelle aux interprètes égarés l'idée fondamentale du psaume ; il note (*ad loc.*) : *hiné 'ibdou eth I H VH k'négéd 'al I H VH v' naschkou-bar k'négéd 'al Meschiaou* (*Adorez l'Eternel* est en opposition à *contre l'Eternel*, et *baisez le fils* est en opposition à *contre son Oint*). Ce passage ne présente donc aucune difficulté. Toute interprétation, qui s'éloigne de la traduction obvie, n'a pas une origine philologique. Si les commentateurs s'étaient donné la peine de saisir la pensée d'ensemble du poème, ils auraient

fini par comprendre le ridicule de leurs hypothèses. De quoi s'agit-il ? D'une rébellion contre l'Eternel et contre son Oint. Après avoir exprimé la vanité de la révolte, le psalmiste termine en disant : soumettez-vous, dès lors, à cet Oint qui est fils de l'Eternel. Je laisse, d'ailleurs, aux théologiens le soin de fixer le sens de cette expression. Le symbole de cette soumission est le baiser d'hommage. Je dois prévenir une objection. La coutume s'est établie chez les rationalistes de s'opposer à la traduction obvie en prétendant que *bar* est un araméisme. La présence de ce terme dans le psaume en serait suspecte. Les professeurs qui font cette remarque sont les mêmes qui enseignent à leurs auditeurs qu'il arrive aux poètes hébreux, par élégance de style, d'araméiser ; ils ajoutent qu'on ne peut, de l'emploi d'un mot araméen dans un poème hébraïque, déduire qu'il est d'un âge tardif. Ces règles, ils les oublient quand il leur plaît. Je parle de ceux qui les connaissent. Au surplus, est-il sûr que *bar* soit un araméisme ? De semblables mots dérivent de façon identique des verbes quiescents à la 3e radicale, *hé* : *ab* dérive de *abah*, *dal* de *dalah*, *dam* de *damah*, *haï* de *haïa*.

Une traduction, qui est très en faveur aujourd'hui, et qui est inadmissible, est la suivante : *baisez les pieds en tremblant*. Un exégète, n'ayant pas su expliquer l'expression du verset précédent, *v'ghilou bir'adah*, et restant coi devant celle de *naschkou bar*, a imaginé arbitrairement que le texte serait *naschkou braglo bir'adah*. Il n'y a aucune raison de se joindre à la troupe des naïfs qui l'ont suivi, puisque ce texte est très facile à expliquer, qu'on peut donner la raison de toutes les prétendues anomalies qui s'y trouveraient. On vient objecter que le psalmiste n'aurait point employé le mot *bar* (fils) puisqu'au verset 7 il se sert du mot *ben* (fils). Quoi de plus simple qu'il l'ait employé, pour éviter au verset 12 l'assonnance désagréable : *naschkou bén pén*... ! On ajoute que l'article manque comme s'il n'était point permis de l'éliminer, et qu'en réalité il l'ait été fréquemment ! En résumé, si des exégètes, pour une cause ignorée, ne peuvent se résoudre à traduire *baisez*, c.-à-d. *rendez hommage au fils*, ils ont le recours de traduire par : *baisez celui qui a été élu*, exprimant *bar* comme un adjectif venant de *bara*, *élire*. Mais le roi qui a été élu, ou l'Oint, est, dans la théologie la plus exotérique d'Israël, le fils de l'Eternel. Cela revient au même que de dire : *rendez hommage au fils*.

Il est superflu de reproduire les témoignages de l'ancienne synagogue, qui attribuent à ce psaume un caractère messianique. Cf. *Sukkah*, 52 a. Citons seulement la réflexion d'Ibn Ezra qui déclare que, si on l'interprète du Messie, le psaume devient plus compréhensible (*V'im 'al ha-Messiah ha-dabar iother barour*). Et terminons en citant un mot d'Eichhorn : Le fait ne peut être nié : chaque description, si nous supposons que le psaume est relatif au Messie, garde son sens plus naturel, chaque expression est à sa propre place, chaque mot est dans une lumière plus claire. (*Biblioth. der Bibl. Literat.*, I, 534).

(15) Le pronom *il* se rapporte évidemment à l'Eternel.

(16) *Thob'dou dérék*, tel est le texte. En poésie, la préposition *b'*, qui serait nécessaire, se sous-entend ; il faut entendre *thob'dou ba-dérék*.

## PSAUME VIII

*Eternel, notre Seigneur,*
*Qu'il est admirable ton nom dans tout l'univers !* (1)
*Il annonce* (2) *ta majesté au-dessus des cieux.*
*Sur la bouche des enfants et des nourrissons tu as établi ta*
*[louange* (3),
*A cause de tes adversaires,*
*Pour contraindre* (4) *l'ennemi et le vindicatif.*

*Lorsque je contemple ton ciel, ouvrage de tes doigts,*
*La lune et les étoiles que tu as fixées* (5),
*(Je me dis) : Qu'est-ce-que le mortel pour que tu te souviennes*
*[de lui,*
*Et l'homme pour que tu en prennes soin ?* (6)
*Tu l'as de peu* (7) *rendu inférieur aux anges* (8),
*Et de gloire et d'honneur tu l'as couronné.*
*Tu l'as fait dominer sur les œuvres de tes mains,*
*Tu as tout mis sous ses pieds,*
*Aussi bien les brebis que les bœufs,*
*Et de même les bêtes sauvages* (9),
*L'oiseau du ciel et les poissons de la mer*
*Qui suivent les chemins marins* (10).

*Eternel, notre Seigneur,*
*Qu'il est admirable ton nom dans tout l'univers !*

### NOTES

(1) Bonne remarque de Kimhi, d'après lequel *ton nom* est synonyme de *Toi-même*, c.-à-d. : que Tu es admirable dans ta Création.

(2) *Ascher : qui.* Pourrait avoir la signification de *bien plus* (Cf. Noldius). On traduirait alors : *Bien plus, tu as mis ta gloire au-dessus des cieux.* Il nous semble préférable de maintenir la traduction de *qui* pour *ascher*, en raison de la signification de *thenah* (annoncer). Relativement à l'acception d'*annoncer*, cf. le dict. de Fürst, ou simplement le petit lexique

de Buxtorf, éd. 1676, radic. : *nathan*. Ce savant donne l'acception : *elocavit*. En langage moderne équivalent, on dirait : *que tu es admirable dans ta création ; elle donne l'intuition de ta sublimité au-dessus des cieux*. Prendre en considération, pour *thenah*, la signification d'*annoncer* aurait évité aux exegètes, qui ont beaucoup disserté sur ce verset, leurs dérèglements d'imagination. Toutefois, notre surprise a été forte de constater que la Bible protestante dite *du Centenaire* remplace ce passage par des points. Et, en note, le traducteur affirme que le texte est « évidemment altéré ». D'après lui, sa version littérale serait : *Toi qui, ô donne ta majesté sur les cieux*. C'est ridicule. Le texte n'est en rien altéré. *Thenah* est un infinitif ; l'hébreu emploie souvent un infinitif pour un temps défini. Le dictionnaire de Guarin a, sur cette difficulté, un article intéressant au point de vue grammatical. Il considère que *thenah* est plutôt un araméisme, signifiant *traditus est*. Le sens d'*indiquer*, de *raconter*, d'*annoncer*, de *transmettre*, est plus accusé en araméen. Bien loin d'être intraduisible, ce verset est encore susceptible d'une autre explication. *Thenah* est synonyme de *schouth* (placer), infinitif pour le prétérit *schatha* (tu as placé). En adoptant cette explication, on traduirait : *que tu es admirable... tu as mis ta majesté au-dessus des cieux*. Inutile d'ajouter que nous adoptons la première explication en raison de sa simplicité.

Ce qui étonne les traducteurs, ce n'est point l'audace de leurs non-sens, c'est de rencontrer un infinitif qu'ils ne savent pas interpréter. On oublie sans cesse que le psalmiste est un poète. Or, il est de style poétique, pour exprimer l'intensité et la rapidité de la pensée, d'employer un infinitif pour un temps défini. Cf. *Isaïe*, 21, 5.

(3) *'Oz* : *force, louange* ou *gloire*. D'après Rosenmuller, l'image est familière chez les poètes arabes de comparer la gloire à une construction. Les deux termes, *enfants et nourrissons*, se trouvent souvent accouplés dans l'Ecriture. Cf. *Jérémie*, 44, 7 ; *Lamentat.*, 2, 11 ; *Joël*, 2, 16.

(4) Sous-entendu *au silence*. Litt. : *pour faire cesser*.

(5) On pourrait traduire, afin de mieux rendre la beauté du poème, de cette façon : *Mais que je voie ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu as fixées...* (*Je me dis*) : *qu'est-ce que le mortel*, etc., c'est-à-dire en introduisant l'expression exclamative d'admiration, et en supposant que la description du poète reste suspendue.

(6) Litt. : *pour le visiter*, sous-entendu : *par ta providence* ; *mortel* (*enosch*) contient le sens de *débilité*, de *fragilité* ; *homme*, m. à m. : *fils d'homme*, c.-à-d. *fait de boue*.

(7) *M'hat* peut être entendu soit *paululum* (un peu), soit *paulisper* (un peu de temps).

(8) Interprétation adoptée par la Septante, le Targoum et les Rabbins.

(9) On traduit assez communément *bahamoth sadaï* par *bêtes des champs*. La Bible du Centenaire n'y a pas manqué. Elle traduit : *les brebis et les bœufs tous ensemble, et même les bêtes des champs*. L'abbé Lesêtre n'avait pas été mieux inspiré. Il traduit : *Les brebis et le bétail en général, Et aussi les ani-*

*maux de la campagne*. Mais il est bien pénible de lire dans la version de l'abbé H. Perennès : *Brebis et les bœufs universellement, et aussi fauves du champ*. Il est non moins décevant de constater que l'abbé Desnoyers n'a rien trouvé de mieux : *Les moutons et les bœufs, en totalité. Et, bien plus encore, les betes des champs* (!) Est-ce que les brebis et les bœufs ne seraient pas des bêtes des champs ? Il est triste de voir tomber les poètes aux mains de gens sans fibre poétique. Dans ce verset, il n'y a pas un mot qui ne soit de forme poétique. *Zoné* pour *tson*, *alaphim* pour *bekorim*, enfin *bahamoth sadaï* qui signifie *betes sauvages*. Le poète oppose les animaux domestiques aux animaux non domestiqués. Et il chante la magnanimité de l'Eternel qui a mis les uns et les autres au service de l'homme.

(10) Si on admet une corruption du texte, *'obér* pour *'oberè* ou plutôt *'oberim*, le sens devient continu. Ce sont les poissons qui *passent* à travers les voies de la mer.

PAUL VULLIAUD.

---

# LA DACIE HYPERBORÉENNE

## II

EN utilisant le symbolisme géographique du Delta du Danube, nous avons montré (1) que la Dacie a été, à une époque fort éloignée, le siège du Centre spirituel suprême. Il nous faut encore parler d'une autre analogie très probante sur cette question. Il s'agit du Caucase. On sait qu'il y a eu d'abord un Caucase polaire, puisqu'il est dit que Prométhée fût attaché à l'axe du Pôle. Il y a le Caucase moderne. Cependant, nous offrons au lecteur ces quelques extraits à méditer :

Julius Florus (III, 5) dit que le proconsul de Thrace, Pison, châtia les barbares en les poursuivant dans les montagnes du Rhodope ; il passa ensuite dans les montagnes du Caucase. Or, Rhodope est en Thrace...

Le géographe romain Julius Honorius, dans sa *Cosmographia* (28) parle de deux chaînes de montagnes appelées Caucase, *l'une en Europe près des Monts Haemus*, et l'autre à l'Est de la Mer Noire, en Asie.

Voici une inscription trouvée en Valachie près du fleuve Olt, anciennement *Alutum* :

Matronis | Aufanib(us) | C(aius) | Jul(ius) Mansue | tus M(iles) l(egionis) | I M(inervae) | p(iae) f(idelis) v(otum) s(olvit) l(ibens) m (erito) fu(it) | *ad Alutum* | *flumen secus* | *mont(em)* | *Caucasi* (Corpus 5929). *Au fleuve Alutum (Oet) près du Mont Caucase.*

Et dans la plus ancienne chronique russe, celle de Nestor

1. *Études traditionnelles*, n° d'avril 1936.

(XI[e] siècle) : « Dans la partie nord du Pont-Euxin il y a le Danube, le Dniester, et les *Monts Caucases ou Hongrois* ».

Enfin citons en entier l'épigramme de Martial au soldat Marcellin, partant en expédition en Dacie : « Soldat Marcellin, tu pars maintenant pour prendre sur tes épaules le ciel des Hyperboréens et les astres paresseux du Pôle gétique. *Voilà les roches de Prométhée.* Voilà ce Mont fameux dans les fables. Bientôt, tu verras tout cela de tes propres yeux. Quand tu contempleras ces rochers où résonnent les douleurs immenses du Vieux, tu diras : Oui, il a été encore plus dur que ces dures pierres, et tu pourras ajouter que celui qui a été capable de souffrir de pareils tourments, a pu vraiment aussi former le genre humain » (*Epigr. lib.*, X, 46).

Chez les Romains, dans les plus anciennes inscriptions et dans les Chants des Saliens, le Ciel apparaît sous le nom de *Caelus Manus*, *Kerus Manus*, ou *Duonus Cerus*. Or, nous trouvons en Roumanie les noms presque identiques *Cali-man*, *Karai-man*, *Domnul* (*le Seigneur*) *Cer*, appliqués à des Montagnes sacrées et à des Etres. Il y a en Roumanie trois Monts Karaiman et quatre Kaliman et tous sont sacrés. Le plus important des Kaliman est appelé aussi « Le Trône de Dieu » (1). Dans la poésie populaire le Ciel est adoré comme divinité. C'est le « Ciel sacré », le « Seigneur Ciel » (*duonus Cerus*), le « Haut Ciel », le « Bon Père ». Caraiman (*Cerus Manus*) nous apparaît comme « le Seigneur de la foudre et de l'éclair », le « Grand et puissant Juge du monde ». Donc dans les traditions roumaines Caliman désigne à la fois un Etre et une Montagne. Or, remarquons que le nom d'Orphée a la même racine que Riphée, les Montagnes hyperboréennes et daciques. Il se peut donc que Ορφεος soit une contraction de Ο Ριφεος, le Riphéen, nom qui désignerait à la fois un Etre et une Montagne, ce qui est exactement le cas de Caliman. Tout cela est extrêmement important, parce que cela montre que Orphée et Caliman ont été des désignations du Roi du

1. Notons aussi que *Cerus Manus* est identique au μεγας Ουρανος d'Hésiode.

Monde. Notons aussi que le « Roy du Ciel » qui joue un rôle si important dans la « Geste » de Jeanne d'Arc, et qui, d'après certains désignerait le chef suprême du Centre Spirituel qui « missionna » la Pucelle (1), que le « Roy du Ciel » est la Traduction littérale de *Cali-man* et de *Carai-man*, une des désignations du Roi du Monde (ou d'une de ses plus hautes « hypostases »), dans les Traditions roumaines où il y en a plusieurs comme on le verra par la suite. On verra aussi *les faits* et les arguments qui nous font croire à l'existence d'un très grand centre spirituel dans la Dacie, jusqu'au delà du Moyen Age.

Nous avons vu que le « Vieux Noël » de la Tradition roumaine est identique à *Saturnus Senex* : *Saturnum a satu dicitur* écrit Macrobe, et c'est une étymologie unanimement admise (*saturatio, Satya-Yuga*). En roumain on dit *Craciun satul-ul*, « Noël le Repu ».

Un autre aspect de Saturne en Roumanie est le héros populaire, *Novac* (nouveau). En français « No(v)el ». En grec, *Kronos* est appelé « νεωτερος » (Hésiode, *Theog*, v. 132), et dans certaines traditions italiennes *Noachus*. Ce *Novac*, ce *Noachus* est identique au *Noah* biblique.

Chose significative, *Novac*, quoique nouveau, est appelé « le Vieux *Novac* ». Or ces contrastes sont tout à fait la principale caractéristique de Saturne : Jeune-Vieux, Nouveau-Ancien, Noir-Blanc, Plomb-Or. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que *Novac* est appelé quelquefois *Manea*, *Minea*, ou *Mihnea*, noms qui dérivent de *Manu* (2).

« Le Vieux Noël a régné ici sur les Géants, avant la venue des Roumains. » « Il était le Roi des Pasteurs. » « *Novac* était le Roi des Géants. » « *Manea-Novac* habitait dans un grand Palais Blanc sur une haute Montagne. » « *Manea-Novac* a fondé la ville de Seligrad. » « Le Fils aîné de *Novac* s'appelait *Iovea* » (*Iovis*) et ceci est fait pour dissiper les dernières

1. V. l'article de M. Jean Reyor, « Le Secret de Jeanne d'Arc », *Voile d'Isis*, janvier 1935
2. Minos, Ménès, Numa.

incertitudes... *Iovea* représente l'aspect bénéfique de *Novac* ; il a un autre fils, *Gruia*, qui est appelé *Grozav-ul*, le Terrible, qui représente le côté de la rigueur. Ici, une variante très curieuse du mythe connu : *Novac* et *Iovea* sont rivaux mais seulement en prouesses et en hauts faits. *Novac* a encore un fils illégitime, appelé aussi *Iovea*, qui l'assassine par surprise. Le *Iovea* légitime tue le meurtrier et succède à *Novac* dans le Palais Blanc de la haute Montagne.

Le Père de *Novac* est *Iancu* ce qui est un curieux renversement de la véritable hiérarchie. *Iancus* est le nom archaïque de *Janus* comme on le voit dans les Chants saliens : *Iancus, Iane, Duonus Ceruses* (1).

Chez certaines tribus pélasges de la Cappadoce, Saturne était adoré comme Ζευς Δαμιη ; Pline l'appelle *Dokius filius Cœli* ; en d'autres termes, il est le Dieu Dace par excellence et en fait toute la Dacie est mise sous l'hiéroglyphe de Saturne. Il y a aussi une divinité collective dacique, appelée la *Dacia felix* assimilée à Gaia. Cette assimilation de la divinité collective locale avec le grand Principe féminin, était tout à fait courante dans l'antiquité. Dans les légendes roumaines *Dacia* est appelée *Dokia, Deciana, Baba Gaia.*

Ceci nous amène à parler des autels qui lui sont consacrés, sur la montagne sainte, Caraiman. Il est dit que ces pierres représentent *Dokia* et ses moutons, pétrifiés par le « Bon Dieu », qu'elle avait défié ; ce qui est une variante évidente du Mythe de Niobé et des Niolides. On les appelle aussi les *Babele.*

Ces autels se trouvent à 2.145 mètres, sur un immense plateau qui couronne le Mont Caraiman.

Rien de plus impressionnant que ce paysage abstrait. Les crêtes de montagnes environnantes donnent à ce vaste plateau les rebords d'une coupe. Juste au milieu du plateau qui peut bien avoir trois ou quatre kilomètres de diamètre se trouvent deux groupes de rochers, composé chacun de trois

1. Notons qu'en roumain on nomme les « Ion » (Jean) « Iancu ».

rochers. Leur hauteur varie entre 3 et 4 mètres. Ils ressemblent à des ovaires au centre d'une nature géante, attendant le sperme céleste. Le tout est d'une terrible, d'une admirable nudité. Paysage « métaphysique » par excellence, avec son herbe brûlée par le vent âpre des cimes, sans couleurs, sans pittoresque, nu...

Il y a une grande pierre noire
*Ler, Doamne, Ler !*
Près d'elle est la Mère agenouillée,
— Comme une Pierre sur une pierre —
Pour accoucher du Fils qui est dans la Pierre...
Elle accoucha du Fils de la Pierre...

Le Mystère des Mystères...

En dehors de ces deux groupes de 3 rochers chacun qui sont au centre du plateau, il y a encore beaucoup d'autres groupes sur la circonférence, mais trop détériorés par le temps pour qu'on puisse se rendre compte de leur forme. Ce plateau avec ces rochers semblent avoir été un immense temple stellaire (1), comme celui de Glastonbury. Les six rochers centraux groupés en deux figures triangulaires, semblent avoir été consacrés aux douze dieux principaux, et aux douze constellations zodiacales. Les groupes de la circonférence du plateau symbolisent aussi des constellations sans qu'on puisse préciser lesquelles.

A trois heures de là, et formant le même massif que le Kaliman, se trouve la plus sainte des montagnes sacrées de Roumanie, le Mont *Om*. Relevons d'abord la « coïncidence » entre ce nom et le monosyllabe sacré des Hindous. Chez les Thessaliens, Saturne était adoré sous le nom de l'Ομολοιος, ce qui est identique à la forme articulée roumaine *Om-ul*, surtout si l'on efface le suffixe *os*, qui est grec. *Om* signifie en roumain l'Homme, et dans ce cas spécial, l'Homme Universel, Saturne, le *Papaeos*, le Vieux. C'est son simulacre qui a

1. Voir R. Guénon, « La Terre du Soleil », *Etudes Traditionnelles*, janvier 1936.

donné son nom à la Montagne. En effet, près de la cime de l'Om, il y a un énorme rocher, d'une trentaine de mètres de hauteur, qui a une saisissante ressemblance avec une tête humaine. Bien entendu, on risque de se voir taxé de manque de sérieux par tous les « spécialistes » si on ose dire que ce rocher a été sculpté. Une simple « coïncidence » clament tous ces messieurs, car ils ne peuvent pas contester la ressemblance frappante... Elle a bon dos la « coïncidence » !... Constatons qu'elle fait bien les choses, qu'elle pousse le souci de la vérité jusqu'à l'imitation de la tiare pontificale dacique ; relevons aussi que les paysans appellent couramment ce rocher « l'Homme » et qu'il a donné son nom à la Montagne la plus Sainte de Roumanie.

Au sommet même de l' « Om » (à 2.550 m.), il y a un omphalos gigantesque de dix mètres de hauteur et vingt de largeur. C'est le *geticus polus*, nommé par le peuple l' « essieu du Monde » et le « Nombril de la Terre ».

En outre le Mont Om est traversé par une grotte immense qui est une des plus grandes du monde, en ce sens qu'on n'en a pas encore trouvé la fin. On en a exploré une vingtaine de kilomètres et c'est tout.

On dit que le Dieu suprême des Daces était *Zalmoxis*. Il faut s'entendre. Le Dieu suprême dacique est sans nom, sans qualification (Strabon). C'est *Brahma nirguna*, comme d'ailleurs ce doit être dans une Tradition qui fut la primordiale. Il est le Ciel serein ; le trouble dans la nature, vient des démons de la tempête, des nuages, de la grêle. Pour pouvoir Le contempler, le Dace tire des flèches dans les nuages. Simple coutume qui, bien transposée, en dit long sur les modes de réalisation dans la Tradition primordiale... Le Dieu est adoré dans les hautes Montagnes, dans les solitudes où seulement les aigles peuvent monter. Pure tradition ouranienne, rigoureusement « monothéiste » et qu'aucune orgie dyonisienne ne trouble. Comme dit le poète :

« Et plus vaste que tous les mondes,
Zalmoxis lui-même, disparaît dans sa propre ombre. »

A ce Dieu illimité, on donne seulement le nom de son représentant *Zalmoxis*. Or, *Zalmoxis* est une fonction comme *Zoroastre*. Quant à la fable qui fait de *Zalmoxis* un esclave et un disciple de Pythagore, il faut l'attribuer à l'incroyable outrecuidance des Grecs. Même un historien profane comme Pârvan, la qualifie dans sa *Getica* de « naïveté rationaliste grecque » et il ajoute : « l'evhémerisme existait en Grèce longtemps avant la naissance d'Evhémere ». En réalité c'est le contraire qui est vrai, car ici, c'est bien le cas de dire que « la Lumière venait du Nord ». Ce qu'il faut retenir de cette fable, c'est que même les Grecs avaient été frappés par la ressemblance entre les enseignements pythagoriciens et les doctrines daco-thraces. D'ailleurs un Grec, Hermippus Callimachius dit textuellement que Pythagore était « δρχμῶν Jοξας μιμουμένος », « disciple des Sapiences thraces ».

*Zalmoxis* était une fonction saturnienne. Il est l' « Homme » dont le simulacre se trouve sur le Mont *Om*. L'historien Mnaseas de Patrae nous dit que les Gètes adorent Saturne qu'ils nomment *Zalmoxis* (*Fragm. hist. gr.*, III, 153). Et Diogène Laërce (l. VIII) : « Les Gètes nomment Saturne *Zalmoxis* ». Et Hesychius : Zαλμοξις· ὁ Κρονος. Si on élimine dans Zalmoxis le suffixe grec *is*, il reste *Zal-mox* = *Zeul-mos*, c'est-à-dire, en français, le « Dieux-Vieux », qui n'est autre que *Saturnus senex*. Les Daces appelaient Zalmoxis « notre Dieu et notre Roi » (Platon, *Charmides*, 5).

Le Grand-Prêtre dace habitait dans la montagne sacrée dans une grotte : il était Dieu (Strabon). Personne n'avait le droit de le visiter sinon le Roi. Il ne descendait que dans de très rares occasions, quand il avait des ordres à donner. Une de ses occasions fut très significative : sous le roi Burebista (contemporain d'Auguste), on interdit absolument la culture des vignes. Le Grand-Prêtre, Deceneus, descendit lui-même de sa montagne pour signifier cet ordre. Or, pour que le Grand-Prêtre-Dieu se dérangeât lui-même pour cela, il fallait qu'il s'agisse d'autre chose qu'un puritanisme « prohibitionniste ». A notre sens, il s'agissait de sauvegarder la pureté de

la doctrine ouranienne et apollinienne dacique des influences dyonisiennes de la Thrace, qui les avait elle-même reçues de l'Orient (1).

Une fois tous les quatre ans, la nation faisait au Dieu suprême, le sacrifice le plus haut : un homme qui avait la grande mission de porter là-haut les vœux de la nation. Et ce sacrifice était si saint que, si celui qui était jeté à la pointe des piques ne mourait pas, cela signifiait, non que le Dieu l'épargnait mais qu'il le considérait indigne de se présenter devant lui. L'ascèse la plus rigoureuse menait à Lui. Celui qui s'engageait sur la Voie devait renoncer aux femmes, au vin, à la viande, et concentrer sa pensée sur l'Eternel (Strabon).

Il y a encore un autre fait extrêmement remarquable, à propos de la caste suprême dacique. Voilà ce que dit Jornandès, l'historien des Daces : *ut refert Dio qui historias eorum (Getarum) analesque graeco stilo composuit, qui dixit primum. Sarabos tereos, deinde vocitatos pileatos hos, qui inter eos generosi existebant : ex quibus eis reges et sacerdotes ordinantur.* « Les premiers d'entre eux étaient les *Sarabos tereos* : parmi lesquels, on ordonnait des rois et des prêtres. » Donc, il y avait une seule caste pour les fonctions sacerdotale et royale : les *sarabos* cumulaient les deux fonctions. Et en effet, il y eut des Grands-Prêtres qui furent en même temps Rois : Dion Chrysostome parle de Comosicus qui succéda simultanément à Burebista, le Roi et à Deceneus, le Grand-Prêtre, cumulant ces deux fonctions, comme ce roi Anius dont parle Virgile dans l'Eneïde :

*... Rex hominum, Phoebisque sacerdos.*

Le frère du dernier roi des Daces, Decebale, était Grand-Prêtre.

Qu'est-ce que cela signifie ? Que les *sarabos* étaient au-dessus des castes, qu'ils étaient des *hamsa*. Or, qu'une sur-

1. Et Orphée déchiré par les Bacchantes, en dit long sur cela. .

caste *hamsa, héréditaire, visible et accessible*, existât encore en plein *Kali-Yuga*, cela constitue un cas extraordinaire de survivance qui démontre en même temps la sublimité et l'importance de la Tradition dacique. Encore une preuve, parmi tant d'autres, qu'elle était la Tradition primordiale elle-même, car seulement des *hamsa* peuvent garder une Tradition primordiale ; nous soulignons aussi qu'on ne peut pas parler d' « ésotérisme dacique », exotérisme et ésotérisme étant en « indistinction » dans cette Tradition.

Le représentant du Dieu suprême ne peut être que le Roi du Monde ou un de ses aspects ; celui-ci fut le chef suprême du grand Centre spirituel qui subsista en Dacie après le déplacement du Centre Suprême vers l'Orient. *Zalmoxis*, fonction saturnienne désigne donc le Roi du Monde (1). Ce qui nous fait penser ainsi, ce sont les noms nombreux et variés sous lesquels est désignée cette fonction dans la Tradition roumaine populaire et *vivante*. Il est le « Vieux Noël qui fut le « roi des Roumains », le « roi des Pasteurs ». Il est aussi le « Vieux *Novac* », qui régnait « dans un Grand Palais Blanc sur une haute Montagne ». Il est le « roi de la Roumanie », *Janus* (Jean-Saint-Jean, Ion-Sant-Ion). Dans les *Kolinde*, il a la place d'honneur près du « Bon Dieu » (*Apollon*). Il juge avec le Bon Dieu *Adam* » (fonction de justice). « Il intercède près de Dieu pour le pardon des hommes » (fonction de médiateur) ; « il est de grande aide à Dieu » ; « il est grand Archer » ; « il apaise les flots et les vents » (fonction de Paix). Il est Ordonnateur et Justicier.

Car je suis Jean-Saint-Jean
Envoyé par Dieu
Pour mesurer
La Terre avec mes pas,
Le Ciel avec la Foudre
Envoyé avec trois lois saintes,
La Loi de la Sainte Croix
La Loi du Mariage
La Loi du Baptême.

1. Zalmoxis est appelé aussi le « Dieu à la double Hache ». Il est donc en rapports étroits avec la manifestation de *Parashu-Râma*.

Il accomplit un des plus grands mystères qui soit, le mystère de la Pierre :

En haut à la Clef du Paradis
Est rassemblé un groupe de Saints,
Ils lisent, ils prophétisent.

Ils lisent Dieu,
Mais ne savent pas Dieu
Mais Jean-Saint-Jean
Parle ainsi :
Vous lisez, vous prophétisez,
Dieu vous lisez
Et Dieu ne savez.
Mais moi je le sais
Il est en bas à la Clef du Paradis (1)
Enfermé dans une Borne-Pierre.

Quand les Saints entendaient
*Ils volaient en haut*
*Se mêlaient aux nuages,*
*Descendaient en bas*
*Sur la Borne-Pierre* (2).
Ils prennent des livres
Ils lisent, ils prophétisent
Trois jours et trois nuits.
La Pierre Dieu éclate en quatre

Et Dieu naît.

C'est Jean-Saint-Jean qui a bâti le Monastère Blanc :

Je suis descendu sur la Terre
Et j'ai bâti le Monastère Blanc
Vers le Soleil levant
Avec 9 portes, 9 autels.

Et ceci qui est décisif :

Moi Ion-Sant-Ion

Je descendrai sur la Terre

*Je prendrai les Clefs dans la main*
*J'ouvrirai des Monastères*
*Je ferai de Saints Rites.*

Il est Ordonnateur par excellence :

Quand est descendu
Ion-Sant-Ion sur la Terre
Il a fait sortir des villages,
Il a tracé des limites...

Notons que chez les Grecs *Janus* s'appelait Ιων, Ιαων, ce qui est identique à Ion. L'invocation *Io*! qui se trouve en tête des *Kolinde*, s'adresse à lui : la Saint-Jean de Janvier est demeurée encore la plus grande des fêtes de Roumanie. Toute la

1. Deux Clefs, une en haut, une en bas!
2. *Ascendit a Terra in Coelum iterumque descendit in Terram ; recepit vim superiorum et inferiorum. Sic habebir gloria toti mundi.*

population y participe. Encore aujourd'hui, le roi, le gouvernement, le corps diplomatique, se rendent en grande pompe au bord de la Dambovitsa (rivière de Bucarest). Là, le Patriarche jette une croix d'or dans l'Eau. S'y jette qui veut et on récompense celui qui retrouve la croix. Notons aussi l'intéressante remarque de Röscher, que le Temple de *Janus* est situé dans la partie N.-E. du Forum.

On a vu dans les *Kolinde* la mystérieuse invocation. *Iaho* ! *Ler Doamne Ler* ; *Io* ! *Leroï*, *Voleranda*.

Il est parlé dans les légendes roumaines d'un mystérieux *Ler-Imparat*. L'Empereur *Ler*... « *Ler-Empereur* est le plus grand Empereur du Monde... Il les dirige tous... Seul Dieu est plus grand que lui... Il habite dans un grand Palais dans une grotte... Il habite sur une grande Montagne... Personne ne peut trouver cette Montagne sauf celui qui plaît à *Ler-Empereur*... Plusieurs Roumains ont trouvé le Palais de *Ler-Empereur*, mais n'en sont pas revenus... Tous les courtisans de *Ler-Empereur* sont des moines... » Est-il besoin encore de dire qui est ce Roi des Rois ? Mais voilà ce qui est décisif :

Il est parlé dans les légendes roumaines d'une mystérieuse population, « les Doux », les *Rohmanes*, les *Rahmanes*, les *Roucmanes*... « Ce sont des Doux, des Saints. Ils habitent au bout du Monde, près de l'Eau de Samedi (1) ; ils sont tous hermites ; ils sont tous prêtres ; leur pays s'appelle *Makarele* (*Makarôn* νεσοι, les Iles des Bienheureux). Les Portes du Paradis sont près de là... Chez les Rohmanes on trouve de l'Eau de Vie et de l'Eau de Mort... Les meilleurs parmi les ascètes vont là et ne retournent plus. Chez les Rohmanes le Soleil ne se couche jamais (L'Arctique !). » Le peuple fête encore aujourd'hui les « Pâques des Rohmanes », qui arrivent une semaine après les Pâques chrétiennes. Les bonnes femmes jettent à la rivière les coques d'œufs dont elles ont préparé des gâteaux aux Pâques, pour qu'elles aillent jusque chez les

1. C'est l'*Okeanos* roumain : encore une appellation saturnienne !

Rohmanes, dans l'Autre Rive. *Car les Rohmanes n'ont pas besoin de l'œuf entier, comme nous pécheurs ; la poche d'air leur suffit.*

« Un Moldave s'en alla avec une barque sur la Mer Noire. Après quelques jours de navigation, il vit une haute montagne, qui attirait sa barque comme le « fer empoisonné » (l'aimant). Dans cette île habitaient les *Rohmanes* saints. Il commença à visiter les lieux. Ce qui émerveilla le plus notre homme, ce fut l'Eau des *Rohmanes, qui brûlait toute seule quand on y mettait une mèche.* Un *Rohmane* le rencontre : — Veux-tu être mon serviteur ? — Oui, mais à condition que tu m'apprennes à faire de cette *Eau de Feu*... — Entendu. Le Moldave servit 7 ans et apprit à préparer l'Eau de Flamme... » Sans commentaire...

« Les *Rohmanes* habitent sous la Terre... Jadis ils ont habité sur la Terre... A la fin du Monde Dieu les ramènera sur la Terre... (1) »

Et encore ceci :

« Le Roi des *Rohmanes* est *Ion-Sant-Ion.* »

et ceci :

« Le Chef des *Rohmanes* est *Ler-Empereur...* »

*Ler, Aleroï, Leru, Leor* est le Nom, le *Mantra* du Roi du Monde. C'est Lui que les petits enfants invoquent quand ils vont avec leurs *Kolinde*, annoncer à Noël, de maison en maison, la Bonne Nouvelle.

Nous avons donc trouvé *dix* noms, désignant dans la Tradition géto-roumaine la fonction de Roi du Monde : 1) Le Vieux Noël. 2) *Ion-Sant-Ion.* 3) Le Vieux *Novac,* 4) *Iovea,* son fils et successeur. 5) *Manea.* 6) *Orphée.* 7) *Zalmoxis.* 8) *Ler-Empereur.* 9) *Cali-man.* 10) *Karai-man.*

A propos des *Rohmanes*, nous devons dire que la plus forte

1. " L'*Agarttha* ne fut pas toujours souterraine et elle ne le demeurera pas toujours „ (R. Guénon. *Le Roi du Monde*, p. 91 . " Les peuples d'*Agarthi* sortiront de leurs cavernes et apparaîtront sur la surface de la terre „ (Prophétie du Roi du Monde en 1890, rapportée par M. Ossendovski. *Bêtes, Hommes et Dieux*, p. 262). On voit ce que c'est que la Tradition perpétuelle et unanime !

et la plus guerrière des populations pélasges du Nord du Danube fut celle des *Arimes*. C'est Homère qui en fait la plus ancienne des mentions : le terrible géant *Typhée* qui combattit les Dieux était du pays des αριμοι. Il les appelle dans l'Odyssée, *Erembi*, *Arambes*, *b* représentant le son nasal *n*. Denys le Périégète les appelle ορεσμοι (montagnards). Il dit qu'ils sont de la race des Titans. Ils sont nommés aussi *Arimphées*, *Arimanes*, *Ramnes*. Ptolémée appelle une des villes de la Dacie *Rami-dava*.

Il ne faut pas croire que le nom de Roumain soit nouveau. Dans le peuple, roumain est équivalent de paysan autochtone. Quand il réorganisa l'Empire, Dioclétien appela Romanie toutes les contrées sujettes habitées par les Geto-Thraces ; si ce nom venait de Rome, il aurait mieux convenu à l'Italie. La vérité est que Rome, Romanie, Roumanie sont de vieux noms pélasges. Les restes des vieilles tribus thraces de la péninsule balkanique s'appellent Aroumains et parlent le Roumain.

Nous croyons que tous ces noms dérivent des *Arimoi* homériques, et ceux-ci ont un rapport avec *Ram*. Dans la Mythologie roumaine il est parlé d'un *Ram-Empereur*. En outre il y a une foule de localités en rapport évident avec le sixième *Avatâvâ* : *Rama* (deux localités), *Ramna*, *Ram-nic* (2 départements), *Ramesti*, *Rima*, *Rigmani*, *Roma*, *Romlia*, *Rams*, *Rum*, *Armeneasca*, *Armenis*, *Ormeni*, *Ramsca*, *Ramscani*, etc.

Il y a en Roumanie un curieux monument archéologique. C'est le « sillon de *Novac* ». Il est d'une longueur énorme, ruiné en grande partie, mais pas assez pour qu'on ne puisse pas se rendre compte de sa continuité certaine. Il commence vers Budapest, il descend entre la Theiss et le Danube, traverse le Banat roumain, pénètre en Valachie par les « portes de fer » du Danube, sillonne cette contrée dans toute sa longueur, parallèlement aux Carpathes, il traverse la Moldavie méridionale, passe le Dniester et continue jusqu'au Don. Sa hauteur varie entre 1 et 3 m. ; le prince Cantemir, voyvode de Mol-

davie, qui le décrivit au XVIIe siècle, indique le même tracé, mais le dit plus haut ce qui est naturel. Il l'appelle, on ne sait pourquoi *fossa Trajani imperatoris.*

Il existe un peu plus au Nord que ce sillon et parallèlement à lui « une série de pierres et de dalles traversant la Bessarabie et passant en Russie » (1). Et Cantemir décrit aussi cette *series maximorum lapidorum.*

Quinte-Curce dans sa vie d'Alexandre (VIII, 7) nous raconte que le héros macédonien, après avoir conquis les Perses et les Bactriens, fit une expédition contre les Scythes d'Europe. Il arriva au fleuve Tanaïs (Don) qui sépare les Bactriens des Scythes (détail important, car il précise bien la situation de la Scythie). Il passe le Tanaïs, défait les Scythes et les poursuit tout le jour *jusqu'au delà des bornes de Liber Pater.* Ces bornes de *Liber Pater* consistaient en de grandes dalles et pierres, posées à de petits intervalles les unes des autres.

Remarquons que *Ler* peut être une contraction de *Liber* (2), ce qui ne signifie pas qu'il soit d'origine latine, mais que les deux noms procèdent de la source primordiale proto-pélasge.

Enfin Hérodote nous parle de Ιεροι οδοι, « Voies sacrées », des Scythes. Que signifient ce gigantesque sillon et ces voies sacrées ? Il faut exclure naturellement tout caractère utilitaire ou commémoratif. C'est du côté de la géographie sacrée qu'il faut trouver une explication. Voyons les légendes qui donnent toujours les lumières dernières. On a vu que *Novac* est identique à Saturne.

« Ce sillon a été tracé par *Novac,* de l'Occident à l'Orient » pour apprendre aux Roumains l'agriculture. Il a tiré lui-même la charrue. La charrue de *Novac* a été tirée par 12 bœufs. *Novac a labouré en longueur et en hauteur* ! Deux bœufs, l'un noir et l'autre blanc ont tiré la charrue de *Novac.* Ce sillon est la ceinture de la terre (on ne saurait si bien dire, car il coïncide avec le 45e parallèle, la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur !). *Novac* a voulu tracer un sillon

1. Rapport du capitaine Zaskuk à l'Etat-Major.
2. *Solem et Liberum patrem ejusdem numinis habendum* ! (Macrobe).

sur le Nombril de la Terre. Pendant qu'il labourait, *Novac* se fit faire de la musique par des *colzars* (cytarrhèdes) (1). Et enfin cette phrase qui est une des plus pures voix du Passé, un véritable diamant traditionnel qui éclaire un des points les plus importants de l'histoire sacrée :

« *Le sillon a été tracé par Ler-Empereur*, AVANT QU'IL PARTÎT POUR L'ORIENT ».

On a vu qui était *Ler-Empereur*. Ce sillon qu'il a tracé « de l'Occident à l'Orient » indique entre autres, l'itinéraire de la migration hyperboréenne et du Centre Suprême. Cette migration venant du Nord a rencontré le Danube, là où il fait un angle de 90°. Elle a suivi son cours inférieur et est entrée en Dacie par les « Portes de Fer ». Après une étape d'une durée qui nous est inconnue dans cette contrée, elle a poursuivi son chemin vers l'Orient, conduite par *Ler-Empereur*. Il est à noter que ce sillon a en Russie un léger fléchissement vers le Sud. Si on prolonge la ligne du sillon vers l'Asie, *elle rencontre le Caucase*... (se rappeler les trois Caucases, polaire, dacique et asiatique). Donc, la migration hyperboréenne fut verticale jusqu'au point où elle rencontra le 45° parallèle, la moitié de la distance entre le Pôle et l'Equateur. *Là, elle se divisa en branches horizontales*. Une partie de la migration poursuivit la verticale jusqu'en Grèce. Quant à la branche occidentale, celtique, de l'Hyperborée, son itinéraire nous est indiqué par le symbolisme géographique, par le bon sens aussi : le cours supérieur du Danube (2). *Et la Croix fut ainsi parachevée* (3). Les Celtes se mêlèrent avec des éléments étrangers, notamment atlantéens. La tradition celtique est donc beaucoup moins pure que la Tradition dacique (4).

1. Comme on le voit, *Novac* accomplit un rite.
2. Les anciens disaient que Celtes et Gètes s'avoisinaient. Nous avons vu. que la Baltique fut une autre " étape „ de l'Hyperborée antérieure à la Dacie. Il y eut peut-être là, une autre projection " *rajasique* „, qui constitua les Celtes d'Angleterre et d'Irlande.
3. Henri Martin : " Suivant les Triades, *Hu* amena les *Kimri* du " pays de l'été „ nommé *Delfraboni* „ (du côté où est aujourd'hui Constantinople, ajoute un ancien commentateur).
4. Si on prolonge la verticale Pôle-Baltique-Dacie, elle traverse la Thrace, l'Archipel, l'Egypte et l'Ethiopie, pays de Koush..- On voit que s'il y avait encore une géographie traditionnelle, c'est là le premier Méridien...

Il y a encore un mythe admirable qui se rapporte visiblement à ce même sillon : Il y avait jadis un serpent gigantesque qui gardait les « portes de fer » du Danube ; il tuait tous ceux qui voulaient passer... Il désolait toute la contrée... Mais le vieux *Novac* l'attaqua dans sa caverne, le blessa, et le contraignit à en sortir... Le serpent s'enfuit, poursuivi par *Novac*... A Craïova, il lui coupa, d'une flèche, un morceau de la queue », à l'Olt un autre, à Pitesti, à Ploesti, à Braïla, de même. Il allait lui écraser la tête, quand celle-ci se jeta dans la Mer là où est l'île des Serpents (Blanche) et l'empoisonna toute... C'est depuis lors qu'elle s'appelle Mer Noire... » Sept localités en tout... Du point de vue microcosmique, l'opération paraît comme un aspect plutôt maléfique du réveil de la *Kundalini*. Mais le fait se passe bien dans le Monde Majeur. On peut voir ce qu'était la géographie sacrée « opérative ». C'est seulement sur nos cartes qu'un kilomètre carré est pareil à un autre kilomètre carré. La Terre est un organisme spirituel, subtil et corporel. Elle a des lignes de force, des nœuds de puissance qu'il fallait délier, canaliser, sublimer, résorber (et non pas détruire naturellement), opérations suprêmes entre toutes réservées aux Dieux ou à leurs représentants, les *Novac*, les *Ler*.

GÉTICUS.

---

# L'ÉNIGME DE MARTINES DE PASQUALLY

(*Suite*)

DANS la même lettre, datée de juillet 1821, où Willermoz affirme que Martines est mort « avancé en âge », il y a un autre passage digne de remarque, d'après lequel l'initiation aurait été transmise à Martines par son père lui-même : « Dans son Ministère, il avait succédé à son père, homme savant, distinct et plus prudent que son fils, ayant peu de fortune et résidant en Espagne. Il avait placé son fils Martines encore jeune dans les gardes wallonnes, où il eut une querelle qui provoqua un duel dans lequel il tua son adversaire ; il fallait s'enfuir promptement, et le père se hâta de le consacrer son successeur avant son départ. Après une longue absence, le père, sentant approcher sa fin, fit promptement revenir le fils et lui remit les dernières ordinations. » A vrai dire, cette histoire des gardes wallonnes, dont il a été impossible de trouver aucune confirmation par ailleurs, nous paraît assez suspecte, surtout si elle devait, comme le dit M. van Rijnberk, « impliquer que Martines était né en Espagne », ce qui n'est cependant pas absolument évident ; il ne s'agit d'ailleurs pas là d'un point sur lequel Willermoz ait pu apporter un témoignage direct, car il déclare ensuite qu'il « n'a connu le fils qu'en 1767 à Paris, longtemps après la mort du père » (1). Quoi qu'il en soit de cette question secondaire,

1. Cette année 1767 est celle même du mariage de Martines : il est donc très probable que les deux frères domiciliés à Saint-Domingue, pour lesquels il serait venu alors à Paris solliciter la croix de Saint-Louis, ne sont autres en réalité que les deux beaux-frères " puissamment riches „ dont il est question, comme nous l'avons déjà dit, dans la lettre des 17 et 30 avril 1772 citée par Papus (*Martines de Pasqually*, p. 58). Cela est d'ailleurs

il reste l'assertion que Martines aurait reçu de son père non seulement l'initiation, mais même la transmission de certaines fonctions initiatiques, car le mot « ministère » ne peut guère s'interpréter autrement ; et, à ce propos, M. van Rijnberk signale une lettre écrite en 1779 par le Maçon Falcke, et dans laquelle on lit ceci : « Martinez Pasqualis, un Espagnol, prétend posséder les connaissances secrètes comme un héritage de sa famille, qui habite l'Espagne et les posséderait ainsi depuis trois cents ans ; elle les aurait acquises de l'Inquisition, auprès de laquelle ses ancêtres auraient servi. » Il y a ici une forte invraisemblance, car on ne voit vraiment pas quel dépôt initiatique l'Inquisition aurait jamais pu posséder et communiquer ; mais rappelons que, dans le passage du *Crocodile* que nous avons reproduit, c'est Las Casas qui dénonce à l'Inquisition son ami le Juif Eléazar, précisément à cause des connaissances secrètes de celui-ci ; ne dirait-on pas qu'il y a là encore quelque chose qui a été brouillé à dessein (1) ?

Maintenant, on pourrait assurément se demander ceci : quand Martines, ou le personnage que Villermoz connut sous ce nom à partir de 1767, parle de son père, faut-il l'entendre littéralement, ou bien ne s'agit-il pas plutôt uniquement de son « père spirituel », quel qu'ait pu être celui-ci ? On peut fort bien, en effet, parler de « filiation » initiatique, et il est évident qu'elle ne coïncide pas forcément avec la filiation au sens ordinaire de ce mot ; on pourrait même peut-être évoquer, encore ici, la dualité de Las Casas et du Juif Eléazar... Il faut dire cependant qu'une transmission initiatique hérédi-

encore confirmé par le fait que, dans une autre lettre du 1<sup>er</sup> novembre 1771, on trouve cette phrase : " Je vous fais part que j'ai enfin obtenu la croix de Saint-Louis de mon beau-frère " (*ibid.*, p. 55) ; il ne l'avait donc pas, tout au moins pour l'un d'eux, obtenue immédiatement en 1767, contrairement à ce qu'écrit Willermoz, dont la mémoire a assurément bien pu le tromper sur ce point ; il est étonnant que M. van Rijnberk n'ait pas songé à faire ces rapprochements, qui nous paraissent élucider suffisamment cette question, du reste tout à fait accessoire.

1. Remarquons encore une bizarrerie, dont nous ne prétendons d'ailleurs tirer aucune conséquence : Falcke parle au présent de Martines, qui pourtant devait alors être mort depuis cinq ans déjà.

taire, impliquant même en outre l'exercice d'une certaine fonction, ne représenterait pas un cas tout à fait exceptionnel ; mais, en l'absence de données suffisantes, il est bien difficile de décider si ce cas fut effectivement celui de Martines. Tout au plus pourrait-on trouver un indice, en faveur de l'affirmative, dans certaines particularités concernant la succession de Martines : celui-ci donna à son fils aîné, aussitôt après le baptême, la première consécration dans la hiérarchie des Elus Coens, ce qui peut faire penser qu'il le destinait à devenir son successeur. Ce fils disparut à l'époque de la Révolution, et Willermoz dit n'avoir pas pu savoir ce qu'il était devenu ; quant au second, chose encore plus singulière, on connaît la date de sa naissance, mais il n'en fut plus jamais fait mention par la suite. En tout cas, quand Martines mourut en 1774, le fils aîné était certainement vivant ; ce n'est cependant pas lui qui lui succéda comme « Grand Souverain », mais Caignet de Lestère, puis, quand celui-ci mourut à son tour en 1778, Sébastien de Las Casas ; que devient, dans ces conditions, l'idée d'une transmission héréditaire ? Le fait que le fils était trop jeune pour pouvoir remplir ces fonctions (il n'avait que six ans) ne saurait d'ailleurs être invoqué, car Martines aurait fort bien pu lui désigner un substitut jusqu'à sa majorité, et on ne voit pas qu'il en ait jamais été question. Pourtant, ce qui est encore curieux, il semble bien d'autre part qu'il y ait eu quelque parenté entre Martines et ses deux successeurs : en effet, il parle dans une lettre de « son cousin Cagnet », qui, en tenant compte des variations orthographiques habituelles à l'époque, doit être le même que Caignet de Lestère (1) ; et, quant à Sébastien de Las Casas, nous avons déjà indiqué qu'une telle parenté était suggérée par son nom même ; mais, de toute façon, cette transmission à des parents plus ou moins éloignés, alors qu'il existait un héritier direct, ne peut guère être assimilée à la « succession dynastique »

1. « Je vous instruis encore que j'ai livré les patentes constitutives à mon cousin Cagnet » (lettre du 1er novembre 1771, citée par Papus, *Martines de Pasqually*, p. 56).

dont parle M. van Rijnberk, et à laquelle il attribue même « une certaine importance ésotérique » que nous ne nous expliquons pas très bien.

Que Martines ait été initié par son père ou par quelqu'un d'autre, ce n'est pas là qu'est la question essentielle, car cela ne jette pas beaucoup de lumière sur ce qui seul importe vraiment au fond : de quelle tradition relevait cette initiation ? Ce qui pourrait peut-être fournir là-dessus quelques indications plus nettes, ce sont les voyages que fit probablement Martines avant le début de son activité initiatique en France ; malheureusement, sur ce point encore, on n'a que des renseignements tout à fait vagues et douteux, et l'assertion même d'après laquelle il serait allé en Orient ne signifie rien de bien défini, d'autant plus que bien souvent, en pareil cas, il ne s'agit que de voyages légendaires ou plutôt symboliques. A ce sujet, M. van Rijnberk estime pouvoir faire état d'un passage du *Traité de la Réintégration des Etres* où Martines semble dire qu'il est allé en Chine, alors qu'il n'y a rien de tel pour des pays beaucoup moins lointains ; mais ce voyage, s'il a eu lieu réellement, est peut-être le moins intéressant de tous au point de vue où nous nous plaçons en ce moment, car il est clair que, ni dans les enseignements de Martines ni dans ses « opérations » rituelles, il n'y a rien qui présente le moindre rapport direct avec la tradition extrême-orientale. Il y a cependant, dans une lettre de Martines, cette phrase assez remarquable : « Mon état et ma qualité d'homme véritable m'a toujours tenu dans la position où je suis » (1) ; il semble qu'on n'ait jamais relevé cette expression d' « homme véritable », qui est spécifiquement taoïste, mais qui est sans doute la seule de ce genre qu'on puisse trouver chez Martines (2).

Quoi qu'il en soit, si Martines était né vers 1727, ses

1. Extrait publié par Papus, *Martines de Pasqually*, p. 124.
2. Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que, quand Martines parle de la Chine, cela doive toujours être pris à la lettre, car, ainsi que l'a signalé M. Le Forestier, il emploie le mot " Chinois " comme une sorte d'anagramme de " Noachites ".

voyages ne purent pas durer de bien longues années, même s'il n'y a pas lieu d'en retrancher le temps de son passage supposé aux gardes wallonnes, car son activité initiatique connue commence en 1754, et, à cette date, il n'aurait eu encore que 27 ans (1). On admet volontiers qu'il dut aller en Espagne, surtout si ses origines familiales l'y rattachaient, et peut-être aussi en Italie ; c'est très plausible en effet, et il a pu rapporter d'un séjour dans ces deux pays quelques-unes des singularités les plus frappantes de son langage ; mais, à part l'explication de ce détail tout extérieur, cela n'avance pas à grand'chose, car, à cette époque, que pouvait-il bien subsister dans ces pays au point de vue initiatique ? Il faut certainement chercher ailleurs, et, à notre avis, l'indication la plus exacte est celle que donne ce passage d'une note du prince Christian de Hesse-Darmstadt : « Pasquali prétendait que ses connaissances venaient de l'Orient, mais il est à présumer qu'il les avait reçues de l'Afrique », par quoi il faut entendre, selon toute probabilité, les Juifs séphardites établis dans l'Afrique du Nord depuis leur expulsion d'Espagne (2). Ceci peut en effet expliquer beaucoup de choses : d'abord, la prédominance des éléments judaïques dans la doctrine de Martines ; ensuite, les relations qu'il paraît avoir eues avec les Juifs également séphardites de Bordeaux, aussi bien, comme nous l'avons déjà fait remarquer précédemment, que la présentation d'Eléazar comme un « Juif espagnol » par Saint-Martin ; enfin, la nécessité qu'il y avait, pour un travail initiatique à accomplir dans un milieu non juif, de « greffer » pour ainsi dire la doctrine reçue de cette source sur une forme initiatique répandue dans le monde occidental, et qui, au XVIIIe siècle, ne pouvait être que la Maçonnerie.

Le dernier point soulève encore d'autres questions sur les-

1. Ceci, bien entendu, sous la réserve que les voyages en question, au lieu d'être attribués entièrement à ce seul personnage, devraient peut-être l'être en partie à son initiateur.

2. Les trois cents ans dont parle Falcke coïncideraient approximativement avec l'époque où les Juifs furent expulsés d'Espagne ; nous ne voulons cependant pas dire qu'il y ait lieu d'attacher une grande importance à ce rapprochement.

quelles nous allons avoir à revenir ; mais, auparavant, nous devons faire remarquer que le fait même que Martines ne mentionne jamais l'origine exacte de ses connaissances, ou qu'il la rapporte vaguement à l' « Orient », est parfaitement compréhensible : dès lors qu'il ne pouvait transmettre telle quelle l'initiation qu'il avait reçue lui-même, il n'avait pas à en indiquer la provenance, ce qui eût été tout au moins inutile ; il semble que, dans ses lettres, il n'ait jamais fait expressément allusion qu'une seule fois à ses « prédécesseurs », et cela sans y ajouter la moindre précision, donc sans affirmer en somme rien de plus que l'existence d'une transmission initiatique quelconque (1). Il est bien certain, en tout cas, que la forme de cette initiation n'était pas celle de l'Ordre des Elus Coens, puisque celui-ci n'existait pas avant Martines lui-même, et que nous le voyons l'élaborer peu à peu, de 1754 à 1774, sans que même il ait jamais pu arriver à finir de l'organiser complètement (2).

Ici se place naturellement la réponse à une objection qui peut venir à la pensée de certains : si Martines était « missionné » par quelque organisation initiatique, comment se fait-il que son Ordre n'ait pas été en quelque sorte tout « préformé » dès le début, avec ses rituels et ses grades, et que, en fait, il soit même toujours resté à l'état d'ébauche imparfaite, sans rien d'arrêté définitivement ? Sans doute, beaucoup des systèmes maçonniques de hauts grades qui virent le jour vers la même époque furent dans le même cas, et certains n'existèrent guère que « sur le papier » ; mais, s'ils représentaient simplement les conceptions particulières d'un individu ou d'un groupe, il n'y a rien d'étonnant à cela, tandis que, pour l'œuvre du représentant autorisé d'une organisation initia-

1. " Je n'ai jamais cherché à induire personne en erreur, ni tromper les personnes qui sont venues à moi de bonne foi pour prendre quelques connaissances que mes prédécesseurs m'ont transmises " (cité par Papus, *Martines de Pasqually*, p. 122).

2. Quand Willermoz dit qu' " il avait succédé à son père dans son ministère, il ne faut donc pas traduire, ainsi que le fait trop hâtivement M. Van Rijnberk, " comme Souverain Maître de l'Ordre " dont, à ce moment, il ne pouvait encore être aucunement question.

tique réelle, les choses, semble-t-il, auraient dû se passer tout autrement. C'est là n'envisager la question que d'une façon assez superficielle ; en réalité, il faut considérer au contraire que la « mission » de Martines comportait précisément le travail d' « adaptation » qui devait aboutir à la formation de l'Ordre des Elus Coens, travail que ses « prédécesseurs » n'avaient pas eu à faire, parce que, pour une raison ou pour une autre, le moment n'était pas encore venu, et que peut-être même ils n'auraient pas pu faire, nous dirons tout à l'heure pourquoi. Ce travail, Martines ne put le mener entièrement à bonne fin, mais cela ne prouve rien contre ce qui se trouvait au point de départ ; à la vérité, deux causes paraissent avoir concouru à cet échec partiel : il se peut, d'une part, qu'une série de circonstances défavorables ait fait continuellement obstacle à ce que se proposait Martines ; et il se peut aussi, d'autre part, que lui-même ait été inférieur à sa tâche, malgré les « pouvoirs » d'ordre psychique qu'il possédait manifestement et qui devaient la lui faciliter, soit qu'il les ait eus d'une façon toute naturelle et spontanée, ainsi que cela se rencontre parfois, soit que, plus probablement, il ait été « préparé » spécialement à cet effet. Willermoz reconnaît lui-même que « ses inconséquences verbales et ses imprudences lui ont suscité des reproches et beaucoup de désagréments » (1) ; il semble que ces imprudences aient consisté surtout à faire des promesses qu'il ne pouvait pas tenir, ou du moins pas immédiatement, et aussi à admettre parfois trop facilement des individus qui n'étaient pas suffisamment « qualifiés ». Sans doute, comme bien d'autres, dut-il, après avoir reçu la « préparation » voulue, travailler par lui-même à ses risques et périls ; du moins, il ne paraît pas avoir jamais commis de fautes telles qu'elles aient pu lui faire retirer sa « mission », puisqu'il poursuivit activement son œuvre jusqu'au dernier moment et en assura la transmission avant de mourir.

Nous sommes d'ailleurs bien loin de penser que l'initiation

1. Lettre déjà citée au baron de Türkheim (juillet 1821).

qu'avait reçue Martines ait été au delà d'un certain degré encore assez limité, et ne dépassant pas en tout cas le domaine des « petits mystères », ni que ses connaissances, quoique très réelles, aient eu vraiment le caractère « transcendant » que lui-même semble leur avoir attribué ; nous nous sommes déjà expliqué là-dessus en une autre occasion (1), et nous avons signalé, comme traits caractéristiques à cet égard, l'allure de « magie cérémonielle » que revêtent les « opérations » rituelles, et l'importance attachée à des résultats d'ordre purement « phénoménique ». Ce n'est pas une raison, cependant, pour réduire ceux-ci, ni à plus forte raison les « pouvoirs » de Martines, au rang de simples « phénomènes métapsychiques », tels qu'on les entend aujourd'hui ; M. van Rijnberk, qui semble être de cet avis, se fait évidemment, sur la portée de ces derniers, aussi bien que sur celle des théories psychologiques modernes, de bien grandes illusions, que, quant à nous, il nous est tout à fait impossible de partager.

D'autre part, il faut encore ajouter une remarque qui a une importance toute particulière : c'est que le fait même que l'Ordre des Elus Coens était une forme nouvelle ne lui permettait pas de constituer, par lui seul et d'une façon indépendante, une initiation valable et régulière ; il ne pouvait, pour cette raison, recruter ses membres que parmi ceux qui appartenaient déjà à une organisation initiatique, à laquelle il venait ainsi se superposer comme un ensemble de grades supérieurs ; et, comme nous l'avons dit plus haut, cette organisation, lui fournissant la base indispensable qui, autrement, lui aurait manqué, devait être inévitablement la Maçonnerie. Par conséquent, une des conditions requises par la « préparation » de Martines, en outre de l'enseignement reçu par ailleurs, devait être l'acquisition des grades maçonniques ; cette condition faisait vraisemblablement défaut à ses « prédécesseurs », et c'est pourquoi ceux-ci n'auraient pas pu faire ce

1. *Un nouveau livre sur l'Ordre des Elus Coens*, nº de décembre 1929.

qu'il fit. C'est en effet comme Maçon, et non autrement, que Martines se présenta dès le début, et c'est « à l'intérieur » de Loges préexistantes que, comme tout fondateur d'un système de hauts grades, il entreprit, avec plus ou moins de succès suivant les cas, d'édifier les « Temples » où quelques membres de ces mêmes Loges, choisis comme les plus aptes, travailleraient suivant le rite des Elus Coens. Sur ce point tout au moins, il ne saurait y avoir aucune équivoque : si Martines reçut une « mission », ce fut celle de fonder un rite ou « régime » maçonnique de hauts grades, dans lequel il introduirait, en les revêtant d'une forme appropriée, les enseignements qu'il avait puisés à une autre source initiatique.

(*A suivre.*)

René Guénon.

---

# LES LIVRES

Roger Glardon. *Le Spiritisme en face de l'histoire, de la science, de la religion.* (P. Rouge et Cie, Lausanne, et Librairie Fischbacher, Paris). — L'auteur est un pasteur protestant, et son livre a été présenté comme thèse à la Faculté de théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud ; c'est dire que le point de vue auquel il se place pour combattre le spiritisme est forcément assez spécial. La partie historique contient de fâcheuses confusions, qui tendraient à donner raison à ceux des spirites qui veulent faire remonter leurs théories et leurs pratiques jusqu'à l'Antiquité ; la documentation en est d'ailleurs bien peu sûre, puisque, pour l'Inde par exemple, l'auteur va jusqu'à accepter certains racontars de Jacolliot. On peut voir là à combien d'équivoques se prête le mot d' « esprits », qui ne signifie rien au fond ; et, d'autre part, prétendre assimiler au spiritisme jusqu'au culte catholique des saints témoigne d'assez singuliers préjugés. L'exposé des faits, qui vient ensuite, vaut certainement mieux ; mais ce n'est pas là qu'est le plus important, car, en réalité, il n'y a pas « de phénomènes spirites », il n'y a de spirite qu'une certaine explication de ces phénomènes. A cet égard, l'auteur s'attache à montrer que les diverses autres hypothèses qu'on peut envisager suivant les cas suffisent pour expliquer tous les faits constatés, de sorte qu'il n'y a aucune nécessité de recourir à l'hypothèse spirite ; cependant, comme il semble malgré tout considérer celle-ci comme une hypothèse possible au même titre que les autres, et qu'en tout cas il n'en montre pas l'absurdité, sa réfutation demeure en somme bien insuffisante et n'a rien de définitif. Quant à la partie proprement religieuse, à part certaines réflexions qui relèvent du simple bon sens et qui font assez bien ressortir le côté ridicule de la soi-disant « religion spirite », il va de soi qu'elle ne peut guère convaincre que les coreligionnaires de l'auteur. Enfin, une dernière partie est consacrée aux dangers du spiritisme ; ici du moins, nous ne pouvons qu'approuver entièrement ; et peut-être même l'auteur aurait-il dû insister un peu plus sur ces considérations, puisque le but même de son étude est, dit-il, « de décourager ceux qui seraient tentés de s'engager sur cette voie, funeste à tous les points de vue ».

Edouard Arnaud. *Recherche de la Vérité : art, science, occultisme, religions* (Editions Leymarie, Paris). — Le plus grand mérite de ce gros volume, c'est sans doute l'évidente sincérité de l'auteur ; celui-ci cherche la vérité (mieux vaudrait peut-être dire « sa » vérité, car il est très « relativiste ») à travers des considérations basées à la fois sur la physique moderne, la « métapsychique » et les diverses variétés de l'occultisme : il n'y a pas à s'étonner si, dans ces conditions, il n'aboutit

qu'à des hypothèses dont la valeur est des plus contestables. Il attribue une particulière importance à la *Doctrine Secrète* de Mme Blavatsky ; il est vrai qu'il se refuse à tenir compte de ce qui lui paraît par trop « invérifiable », mais il n'en croit pas moins qu'il y a là l'authentique expression d'une « tradition archaïque » ; aussi ses informations sur les doctrines orientales, puisées à une telle source, sont-elles d'une nature éminemment fantaisiste. Ajoutons qu'il apporte à sa recherche une mentalité visiblement influencée à la fois par son éducation protestante et par sa profession d'architecte ; et cela en montre bien encore le caractère purement « individuel », aussi éloigné que possible de l'impersonnalité de la véritable connaissance.

H. Mamessier. *A la recherche de Forces spirituelles* (Editions Adyar, Paris). — Cette brochure est un indice, parmi bien d'autres, que, même dans les milieux où l'on fait profession de croire le plus fermement au « progrès », on n'ose plus trouver que l'époque actuelle soit admirable à tous les points de vue ; mais, à part cela, qui est somme toute purement négatif, l'auteur fait surtout preuve d'une haine fanatique contre tout ce qui s'appelle « dogme » et « révélation », et il paraît d'ailleurs ignorer tout à fait la véritable nature du « spirituel », avec lequel ses vues morales et sociales et ses projets de réformes politiques et économiques n'ont assurément pas grand'chose de commun.

René Guénon.

---

## LIVRES REÇUS

Paul Brunton. *A search in secret Egypt.* London, Rider, 1936.

Jacques G. Krafft. *L'année infinie.* Paris, Office poétique, 1936.

Hari Prasad Shastri. *Meditation, its theory and Practice.* London, The Shanti-Sadan Publishing committee, 1936.

Albert Vigneau et Vivienne Orland. *La F.·. M.·. Danger social.* Paris, Editions Baudinière, 1936.

J. A. Mattei. *Voici l'Homme.* Drame en trois actes et en prose, avec préface de Béatrice Elliot. Nice, l'auteur, 1935.

Dr Pierre Mabille. *La construction de l'Homme.* Paris, Jean Flory, 1936.

C. R. Jain. *La psychologie Jaïniste.* Traduction française de J. Salève. Paris, Éditions Eugène Figuière, 1936.

Papus (Dr Gérard Encausse). *Traité élémentaire d'Occultisme et d'Astrologie.* Initiation à l'étude de l'ésotérisme hermétique. Paris, Editions Danglès, 1936.

Dr Jules Regnault. *Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques.* Deuxième édition revue et augmentée. Paris, Amédée Legrand, 1936.

La Direction.

# LES REVUES

— *Synthesis*, nouvelle publication dirigée par M. Félix Vályi, déclare « s'inspirer résolument d'un principe métaphysique », et se propose pour but un rapprochement intellectuel et spirituel entre les différentes civilisations ; ces intentions méritent assurément une entière approbation. Nous craignons seulement qu'il n'y ait quelques illusions sur le rôle que les orientalistes peuvent jouer à cet égard, et aussi que l' « éclectisme » ne soit poussé un peu trop loin. Parmi les articles d'un caractère très varié, en français et en anglais, que contient le premier volume, il en est dont la juxtaposition est quelque peu contradictoire : ainsi, à côté d'un article protestant très justement contre l'imitation de l'Occident dans le monde islamique, n'est-il pas regrettable d'en rencontrer un autre qui préconise la « sécularisation » de la législation de l'Inde, c'est-à-dire la suppression radicale de tout ce qui lui confère un caractère traditionnel ? — Signalons, comme plus particulièrement intéressant à notre point de vue, un article intitulé *Comment interpréter les termes philosophiques hindous*, par Mme Betty Heimann, qui représente un réel effort de compréhension ; malheureusement, les résultats en sont de valeur assez inégale, étant parfois affectés par l'idée même qu'il s'agit de « philosophie », et aussi par une notion de « dynamisme » qui n'est pas des plus claires ; mais cela n'empêche qu'il y a là des vues très dignes de remarque sur certains points, notamment sur le rôle essentiel de la racine verbale, ainsi que sur la valeur propre du rythme et du son. — Sous le titre *Fundamentals in Buddhist thought*, M. Bruno Petzold donne une importante étude dans laquelle il s'efforce d'élucider les principales notions du Bouddhisme, suivant le point de vue du *Mahâyâna*, en prenant comme plan la division du *Triratna* (*Buddha, Dharma, Sangha*), et en s'inspirant principalement des sources japonaises. — Notons encore, dans un autre ordre d'idées, les dernières pages d'un article sur *La politique mondiale du Vatican*, où M. F. W. Foerster exprime, en vue d'une entente entre l'Orient et l'Occident, le vœu que l'Eglise catholique s'intéresse, « officiellement » en quelque sorte, à la compréhension des traditions métaphysiques de l'Asie. Nous craignons malheureusement que cette idée ne soit pas inspirée que par des motifs entièrement désintéressés et vraiment « universalistes » : « reconnaître toute la grandeur de la sagesse orientale », cela est parfait ; mais, quand on ajoute : « comme l'Eglise a reconnu dans le passé la sagesse

grecque en tant que force spirituelle », c'est d'abord vouloir assimiler des choses qui ne sont pas réellement du même ordre, car tradition n'est pas philosophie, et cela nous rappelle aussi certaines arrière-pensées d' « annexion » que, sous des formules assez semblables, nous avons déjà rencontrées ailleurs ; nous n'avons, hélas ! que trop de raisons de nous méfier...

— Le *Harvard Journal of Asiatic Studies* (nº d'avril) publie une importante étude de M. Ananda K. Coomaraswamy intitulée *Vedic Exemplarism* : il s'agit de la relation entre *nâma* et *rûpa*, considérés comme correspondant respectivement aux idées ou raisons éternelles des choses et aux choses elles-mêmes sous leurs aspects accidentels et contingents ; et « l'exemplarisme, en dernière analyse, est la doctrine traditionnelle de la relation, cognitive et causale, entre l'un et le multiple ». Ceci est remarquablement illustré par une application du symbolisme de la roue : « tous les rayons sont représentés *in principio* à leur centre commun », qui est « un point unique, et cependant, pour chaque rayon, son propre point de départ ». Les textes vêdiques qui se rapportent à cette question donnent lieu à de nombreux et très suggestifs rapprochements avec les doctrines de la scolastique médiévale, ainsi que du néo-platonisme ; nous les recommandons tout particulièrement à l'attention de ceux qui s'obstinent à ne pas vouloir comprendre que les idées vraiment traditionnelles sont partout les mêmes au fond.

— Du même auteur, dans le *Bulletin of the Museum of Fine Arts* de Boston (nº d'avril), une note sur le symbolisme du *makara*, où nous signalerons notamment d'intéressantes considérations sur l'étroit rapport des symboles de l'Amour et de la Mort, auquel nous avons en nous-même l'occasion de faire quelques allusions à propos des « Fidèles d'Amour ».

— Dans le *Rayonnement Intellectuel* (nº de janvier-février), M. L. Charbonneau-Lassay étudie *Le Signaculum Domini dans l'héraldique médiévale* ; à cette occasion, il expose quelques considérations générales sur l'héraldique, qui est beaucoup plus ancienne qu'on ne le dit communément, et qui, en un certains sens, est même véritablement de tous les temps, car on en rencontre l'équivalent dans toutes les civilisations antiques ; ce n'est d'ailleurs, en fait, qu'un usage particulier du symbolisme.

— Le *Compagnon du Tour de France* (nº d'avril) reproduit le début de l'article de notre collaborateur Elie Lebasquais sur *L'Architecture sacrée des Cathédrales*.

— Dans *Atlantis* (nº de mars), M. paul le cour se livre à de bien étranges commentaires sur *L'Apocalypse et les temps actuels* ; nous ne voulons pas y insister, mais ceux qui aiment les lectures « distrayantes » pourront passer là quelques bons

moments... Remarquons que, dans son langage, le mot *Apocalypse* est masculin ; y aurait-il quelque raison « cabalistique » à cette particularité ? — Un de ses collaborateurs veut rendre Pline responsable de l'apparent oubli de l'Atlantide au moyen âge, ce qui nous semble un peu excessif ; il est vrai que ce n'est guère là que le prétexte à un grand étalage d'érudition.

— Dans le *Speculative Mason* (nº d'avril), un article intitulé *The preparation for death of a Master Mason* contient des vues intéressantes sur le véritable sens de l' « immortalité » ; ce qui y est dit paraît d'ailleurs, d'une façon générale, pouvoir s'appliquer surtout à la « mort initiatique ». — Signalons aussi une étude comparative de plusieurs anciens manuscrits maçonniques qui ont été reproduits précédemment ; il en résulte de curieuses constatations quant aux déformations qu'ont subies avec le temps certains termes qui étaient jadis en usage dans la Maçonnerie opérative.

— Dans le *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa (nº de mars), suite de l'étude sur la Grande Loge d'Athol ou des « Anciens » ; il est intéressant de noter que parmi les innovations que ceux-ci reprochaient aux « Modernes » figure, à côté de certains changements dans le rituel et les moyens de reconnaissance, le fait de ne pas observer régulièrement les fêtes des deux saints Jean.

— Dans le *Symbolisme* (nº d'avril), Oswald Wirth écrit sur *Les vrais Landmarks* un article remarquablement vague, et qui n'apporte guère de clarté sur cette question si controversée ; nous ferons seulement remarquer que ce n'est certes pas en s'écartant de plus en plus de la tradition opérative que la Maçonnerie peut demeurer réellement initiatique. — Albert Lantoine intitule *Les Indésirables* un article vraiment dur pour les politiciens et surtout pour les parlementaires. — G. Persigout, comme suite à son précédent article, parle de *L'Antre, lieu d'évocations et d'oracles* ; il y envisage les choses à un point de vue un peu trop exclusivement « physique », mais certaines remarques qu'il ne fait guère qu'esquisser pourraient, si on les approfondissait, conduire à des considérations d'une certaine importance relativement à la « géographie sacrée ».

— Depuis longtemps, nous n'avions pas eu à nous occuper de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, celle-ci paraissant vouloir se cantonner sur un terrain politique qui ne nous regarde en rien ; mais voici qu'elle publie, dans son nº du 1er avril, un article sur *L'Occultisme contemporain*, signé J. Ravens, qui rappelle étrangement la « manière » de quelques-uns de ses défunts collaborateurs. On y entretient une savante confusion entre des choses qui relèvent respectivement de l'initiation, de la pseudo-initiation et de la contre-initiation ; en même temps, on parle de l'astrologie avec de curieux ménagements, ce qui, à vrai dire, est de rigueur dans une revue fondée par l'astrologue Fomalhaut ! En tête d'une énuméra-

tion des publications « occultistes », on éprouve le besoin de placer le *Voile d'Isis* ; combien de fois nous faudra-t-il donc protester contre cette calomnie ? En ce qui nous concerne plus particulièrement, on affirme que nous avons fait partie du Rite « judéo-égyptien » (?) de Misraïm, ce qui est non seulement faux, mais matériellement impossible : étant donné le temps depuis lequel ce Rite a cessé toute activité, il faudrait pour cela que nous ayons un âge que nous sommes loin d'avoir atteint ! Encore est-il bien honnête, de la part de ces Messieurs, de reconnaître que, entre nous et certaines organisations d'un caractère plus que suspect, « les ponts sont coupés » ; nous regrettons d'être moins sûr, après avoir lu cet article, qu'ils le soient aussi entre la *R. I. S. S.* elle-même et... certaines autres choses auxquelles nous avons été obligé jadis de faire quelques allusions qu'on a paru trouver plutôt embarrassantes...

RENÉ GUÉNON.

---

# ERRATA

*Numéro de février 1936 :*

P. 70, ligne 18, lire « *la* parèdre ».
P. 80, dans les « Livres reçus », lire *Bhikshu.*
P. 80, dans les « Livres reçus », lire « Fortier-Bernoville ».

*Numéro de mars 1936 :*

P. 91, ligne 21, lire « recherchée ».
P. 91, 2e ligne de la note, lire « *ex*otérique ».
P. 98, ligne 8, lire « ce *que* corrobore ».
P. 102, ligne 13, lire « moslem ».
P. 106, ligne 19, lire « errance » au lieu d' « erraticité ».
P. 112, ligne 26, lire « qualifié ».
P. 115, ligne 25, lire « ... y joue ».

*Numéro d'avril 1936 :*

P. 135, ligne 18, lire « *Bell. geti*cum ».
P. 135, ligne 26, lire « *quaerens* ».
P. 128, ligne 16, lire « *tout* entière ».
P. 152, 4e ligne de la note 1, lire « Saint-*Mexme* » au lieu de « Saint-Maxime ».
P. 157, ligne 17, lire « *des* véritables enseignements ».

---

*Le Gérant :* PAUL CHACORNAC.

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.

# OUVRAGES RELATIFS
# AUX ÉTUDES TRADITIONNELLES

**Nous signalerons ici chaque mois des livres nouveaux ou déjà anciens, mais *existant encore dans le commerce*, qui nous paraîtront susceptibles d'intéresser les lecteurs de notre revue, qu'il s'agisse soit d'ouvrages conçus dans un esprit rigoureusement traditionnel, soit d'œuvres présentant seulement un intérêt documentaire (par exemple des traductions de textes traditionnels entreprises par des érudits) pourvu que ces travaux soient sérieux et impartiaux. Il est donc inutile de souligner que les notices qu'on lira ici n'ont aucun caractère « publicitaire ». Nous rappellerons à nos lecteurs qu'en achetant les livres dont ils ont besoin aux bureaux de la revue, et en y adressant leurs commandes, ils contribueront à nous permettre de poursuivre l'œuvre de redressement traditionnel que nous avons entreprise.**

---

**LE BARDO THODOL**

## LIVRE DES MORTS TIBETAIN

**ou**

### les expériences d'après la mort dans le plan du Bardo

suivant la version anglaise de
**LAMA KAZI DAWA SAMDUP**
éditée par le
**Dr W. Y. EVANS-WENTZ**

Traduction française de Marguerite La Fuente
précédée d'une préface de
**M. JACQUES BACOT**

Un vol. gr. in-8 de 227 pp. avec planches hors texte .... **40 fr.**

Un des textes classiques du Lamaïsme thibétain, d'inspiration nettement tantrique, qui est considéré comme ayant été couché par écrit au temps de Padma Sambhava, au VIIIe siècle de notre ère. Son usage est général dans tout le Thibet comme rituel funéraire. Le présent ouvrage comprend :

Préface de M. J. Bacot.
Introduction.
Livre I. — *Le Chikhai Bardo et le Chönyid Bardo :*
Première partie : *Le Bardo du moment de la mort.*
Deuxième partie : *Le Bardo de l'expérience de la réalité.*
Livre II. — *Le Sidpa Bardo :*
Première partie : *Le monde d'après la mort.*
Deuxième partie : *Le procédé de la renaissance.*
Appendice.
Addenda : Texte abrégé de l'introduction pour l'édition anglaise par Sir John Woodroffe (A. Avalon).

# ÉTUDES TRADITIONNELLES

LE VOILE D'ISIS

R. C. SEINE 113.599

est la seule revue de langue française ayant pour objet l'étude des doctrines traditionnelles tant orientales qu'occidentales ainsi que des sciences qui s'y rattachent. Son programme embrasse donc les différentes formes qu'a revêtues au cours des temps ce qu'on a appelé avec justesse :

LA TRADITION PERPÉTUELLE ET UNANIME

révélée tant par les dogmes et les rites des religions orthodoxes que par la langue universelle des symboles initiatiques.

**Les abonnements partent du 1er janvier**

FRANCE : UN AN... 30 fr. | ÉTRANGER : UN AN... 40 fr.

ABONNEMENT DE SOUTIEN : 60 fr.

On s'abonne à l'Administration, 11, quai Saint-Michel,
Téléphone : Odéon 03-32

Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.

**Publication.** — La revue paraît mensuellement, le 15 du mois.

**N°s spéciaux.** — Les abonnés reçoivent ces numéros sans augmentation de prix.

**Manuscrits.** — Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.

**Comptes rendus.** — Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.

**Responsabilité.** — Les Auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

**Reproduction.** — La reproduction des articles est formellement interdite.

DIRECTEUR

PAUL CHACORNAC